serpents à sonnettes occupaient le pourtour de la loge, et les deux têtes venaient se montrer, gueules béantes, sur le devant, à droite et à gauche de la porte, les deux crotales de la queue se réunissant à la partie opposée. Enfin, mais plus rarement, le guerrier représentait sur sa loge quelques-unes de ses expéditions de chasse ou des combats. Mais ces peintures, étant faites pour être vues à distance, étaient tracées à grands traits et dans de larges proportions.

Quoique le dessin, surtout dans les figures d'hommes et d'animaux, ne soit pas très correct, cependant la caractéristique de chaque animal est tellement accentuée, que la méprise n'est pas possible. Il faut ajouter que ces peintures sont composées dans un style que l'on pourrait appeler *hiératique* ou *traditionnel*, de telle sorte que tous les sauvages représentent tous les objets de la même manière, en se soumettant à certaines lois qui ne sont point imposées par la nature. Ainsi, par exemple, le serpent à sonnettes ne sera pas représenté avec des replis sinueux et arrondis, mais bien par une série de lignes rigides et brisées, peintes alternativement en deux couleurs.

Les loges étaient de dimensions variables, suivant le nombre de ceux qui devaient les occuper. Quelques-unes pouvaient avoir jusqu'à vingt pieds de diamètre à la base, et plus de vingt-cinq pieds de hauteur. Dans une semblable loge, trois ou quatre familles, comprenant en tout de vingt à trente personnes, sont à l'aise, et, en cas de réunion, quarante personnes peuvent y trouver place pour un festin.

Maintenant, il y aurait beaucoup à ajouter sur l'aménagement intérieur de la loge, qui, alors que le buffalo abondait dans la prairie, était, on peut le dire, riche et somptueux, en raison des magnifiques fourrures qui y

étaient déployées. Des robes de buffalo passées et assouplies, mais conservant leur fourrure, étaient tendues tout à l'entour jusqu'à une hauteur de quatre pieds environ du sol, ou bien les peaux étaient dépourvues de leur poil, mais décorées de peintures.

Les lits des habitants de la loge étaient étendus à terre sur le pourtour, séparés par une sorte de treillis serrés, faits de petites branches d'osier d'égale grosseur, écorcées, juxtaposées et cousues ensemble. Ces petits treillis, que l'on peut appeler supports pour la tête ou dossiers, étaient de forme triangulaire et avaient aussi leur décoration; ils étaient maintenus en position au moyen d'un trépied de bâtons plus solides.

Il y a un dossier à chaque extrémité du lit, car quand deux personnes occupent le même lit, elles ne se couchent pas dans le même sens, mais elles occupent chacune une extrémité, les pieds se croisent. Au haut du trépied sont accrochés le carquois, l'arc, les ornements, armes ou vêtements de chaque occupant. Les intervalles entre deux dossiers servent à recevoir les ustensiles de cuisine ou autres objets.

Les sacs contenant les vêtements de réserve, le *pemican* ou viande pilée, les provisions de viande sèche, sont rangés le long de la paroi intérieure, espace qui ne pourrait être utilisé autrement, de sorte que tout l'intérieur est parfaitement occupé et aucune place n'est perdue.

La place d'honneur est celle qui fait face à la porte, au fond de la loge; c'est la place qu'occupe le chef de famille; c'est au-dessus de cette place que sont suspendues les principales richesses de la loge, les objets de superstition, le calumet sacré et autres reliques, qui sont censés les génies tutélaires de la demeure.

La place du foyer est juste au centre de la loge. Un rond de pierres de trois ou quatre pieds de diamètre re-

tenir les Missions établies parmi ces différentes tribus sauvages, et de venir en aide aux missionnaires qui ont renoncé à tous les avantages de la civilisation, pour s'attacher à ces primitifs habitants des grandes prairies américaines, et travailler à leur évangélisation.

LA LOGE OU DEMEURE DES SAUVAGES.

La loge, le wigwam sauvage, est par excellence la demeure des Indiens des prairies. C'est là qu'il est né ; c'est là que, jeune encore, pendant les longues soirées d'hiver, il a écouté, tout émerveillé, les étranges récits de ses aïeux, et qu'il a été initié aux traditions bizarres de sa superstitieuse croyance, qui lui fait découvrir, dans toutes les forces de la nature et dans tous les êtres avec lesquels il est en rapport, de mystérieuses influences auxquelles il se croit soumis. C'est là que, parvenu à l'âge mûr, il a réuni ses amis et ses proches pour les faire participer à ses festins primitifs et faire étalage de sa générosité. C'est là que, plus tard encore, il a lui-même raconté à ses petits-enfants les merveilleuses légendes qu'il avait reçues de ses aïeux. Aussi l'Indien reste-t-il toujours attaché à sa loge, et lorsque, par le progrès de la civilisation, il parvient à se procurer une demeure plus confortable, souvent il dressera sa loge près de sa maison et aimera à y séjourner, à y parler du bon vieux temps, se trouvant là, comme il le dit, plus entièrement sous le regard du Grand Esprit.

En réalité, il faut l'avouer, il ne pouvait y avoir d'habitation mieux adaptée à la vie du sauvage entièrement nomade, et accoutumé à se transplanter quelquefois à de grandes distances à la poursuite des troupeaux de la prairie.

La loge, parmi les Indiens des prairies, était généra-

lement faite avec les peaux d'animaux tués à la chasse, et spécialement de peaux de buffalos. Ces peaux, une fois préparées, étaient cousues ensemble en nombre suffisant pour envelopper la charpente d'un cône régulier. Voici quelle était la manière de préparer ces peaux pour la loge. Le poil était d'abord raclé ou arraché, puis la peau amincie et assouplie au moyen d'instruments primitifs, mais cependant assez bien conditionnés pour obtenir le résultat désiré. De plus, chez quelques tribus, on avait un procédé qui consistait à fumer ou boucaner ces peaux, ce qui leur ôtait de leur blancheur, mais leur donnait la qualité de n'être que très peu affectées par la pluie et de rester, une fois séchées, aussi souples qu'auparavant.

La charpente de la loge est formée d'une vingtaine de longues et légères perches de pins, que les sauvages vont se procurer à de grandes distances. Les perches sont encore amincies dans leur partie inférieure, pour être d'une épaisseur plus uniforme dans toute leur longueur.

Les éléments de la loge étant préparés, voici comment elle se monte. Quatre des perches sont attachées ensemble à leur extrémité, puis dressées les pieds suffisamment écartés. Les autres perches sont appuyées contre cette charpente tout à l'entour. Alors l'ensemble des peaux formant l'enveloppe de la loge est attaché par la partie du sommet à une autre perche, celle-ci est élevée et appuyée contre l'assemblage du côté qui sera le fond de la loge; il n'y a plus qu'à dérouler la tente à droite et à gauche et à ramener les deux bords en avant, de façon à les croiser l'un sur l'autre. Puis on ferme le devant de la loge au moyen d'aiguillettes en bois, passant à travers des ouvertures pratiquées à l'avance, comme on attache deux pièces d'étoffes au moyen d'épingles. Alors, en écartant les perches à la base, on

donne à la tente toute la tension voulue, et, au moyen de fiches en bois, on fixe au sol tout le pourtour inférieur ; si l'on se trouve dans un endroit exposé au vent, on assujettit, en outre, la loge avec des pierres ou des corps lourds placés sur les bords traînants du revêtement.

Il faut observer que le devant de la loge n'est pas fermé depuis le bas jusqu'en haut. Au bas, il y a un espace de trois à quatre pieds, laissé ouvert pour servir de porte. Une peau de petite dimension et rigide, attachée à la loge par sa partie supérieure, vient fermer cette ouverture en se rabattant sur elle. Vers le sommet, il y a aussi un espace laissé libre, de deux ou trois pieds environ, et même deux pièces supplémentaires, de forme triangulaire, sont cousues à la loge, c'est ce qu'on appelle les oreilles. Une petite ouverture est pratiquée à l'extrémité de chacune d'elles, et deux perches, passées et maintenues dans ces ouvertures, servent à varier la disposition des oreilles, de façon à empêcher le vent de refouler la fumée du foyer à l'intérieur.

Les genres de décoration étaient variés ; cependant ils peuvent se réduire à un certain nombre de types qui se perpétuaient de générations en générations. Pour ces décorations, les Indiens se servaient des couleurs les plus brillantes qu'ils pouvaient se procurer. Quelquefois ils traçaient de larges bandes de différentes nuances, transversalement ou horizontalement ; d'autres fois, sur un fond uniforme, il y avait des plaques de diverses couleurs qui se détachaient du fond avec beaucoup de vigueur ; quelquefois c'étaient des figures d'animaux qui étaient représentées : par exemple une rangée de têtes de buffales faisant le tour de la loge, des antilopes, une procession de faisans, des ours luttant ensemble, des cerfs, etc., etc. Il y avait aussi la loge du serpent. Deux

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LES INDIENS DANS LES PLAINES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Par le R. P. LEGAL, missionnaire, O. M. I.

Sous ce titre, *les Missions catholiques* ont publié le travail suivant, en le faisant précéder de cette flatteuse appréciation :

Cette étude ethnographique nous est envoyée par un missionnaire qui a passé de longues années au milieu des indigènes du continent américain. C'est donc un travail digne d'attirer l'attention ; la compétence de l'auteur, son impartialité, le soin scrupuleux qu'il a apporté dans la rédaction de cette notice, sont autant de garanties de l'exactitude de ses assertions. Cette courte monographie vaut un long volume, car rien d'aussi complet n'avait encore été publié sur les Indiens du nord de l'Amérique.

Tous les sauvages de l'Amérique du Nord ont vraisemblablement une même origine; cependant, malgré les nombreuses marques caractéristiques qui rattachent entre elles les différentes tribus, certaines particularités les distinguent. Ces particularités sont dues, sans doute, aux influences du milieu, aux différences du climat, et au genre de vie et d'occupations habituelles.

A ce point de vue, les sauvages de l'Amérique du Nord ont été classés en trois principales catégories, qui présentent, en effet, des différences de mœurs assez marquées. Ce sont : 1° les Indiens riverains des fleuves et des lacs, vivant spécialement du produit de la pêche ; 2° les Indiens des bois et des forêts, vivant du produit de la chasse, avec certaines habitudes sédentaires, et enfin 3° les Indiens des prairies, vivant aussi du produit de la

chasse, et principalement de la chasse du buffalo, mais habitués à l'existence absolument nomade.

C'est sur cette dernière classe de sauvages que je me propose de donner quelques notes explicatives. Presque tous les types peuvent être rangés dans la classe des Indiens des prairies. A vrai dire, ces peuplades, jadis entièrement nomades, ont dû modifier considérablement leur genre de vie ; les troupeaux de buffalos ont disparu, le flot de l'émigration s'est répandu dans les vastes solitudes de l'Ouest, et les gouvernements s'efforcent de maintenir les tribus sauvages sur les réserves qui leur ont été assignées. C'est donc surtout la vie du sauvage telle qu'elle était il y a encore une vingtaine d'années, plutôt que leur genre de vie actuel, que nous allons décrire.

Indiquons d'abord les principales peuplades qui feront le sujet de cette étude.

Les *Sioux* habitent, ainsi que les *Poncas*, dans le territoire du Dakota ; les *Gros-Ventres* et les *Corbeaux*, dans le territoire du Montana. On trouve les *Pawnees* et les *Otoes* dans le Nebraska. Les différentes tribus des *Utes* sont réparties dans l'Utah, le Nevada et le Colorado ; les *Sac et Renards* sont dans le Kansas. Les *Nez percés*, ainsi que les *Navajos* et les *Apaches*, sont sur l'autre versant des montagnes Rocheuses. Les *Nez percés*, dans l'Idaho, les *Apaches* et les *Navàjos*, plus au sud, dans le Nouveau-Mexique et l'Arizona.

Toutes ces tribus sont renommées depuis longtemps pour leurs guerres incessantes, entre elles d'abord, et ensuite avec le gouvernement américain. Naturellement, les opinions et les appréciations émises au sujet de ces peuplades sauvages sont bien diverses.

Ceux qui ont eu à lutter contre ces tribus, soulevées par des injustices de toutes sortes, et qui ont été té-

moins des scènes de carnage inséparables de la guerre, dans l'esprit du sauvage, ont dépeint les Indiens comme des êtres pires que la brute, ou plutôt comme des démons incarnés, absolument étrangers à tout sentiment humain. Mais, pour juger l'Indien en connaissance de cause et avec équité, ceux-là étaient-ils dans les conditions d'indépendance d'esprit nécessaires à la stricte impartialité ?

Ceux qui, au contraire, ont approché ces tribus sauvages en temps de paix, et alors que les esprits n'avaient pas encore été exaspérés par les dénis de justice et les outrages les plus révoltants, se sont toujours loués de la cordiale hospitalité qu'ils ont reçue chez ces fiers nomades des immenses plaines de l'Ouest. Ils ont trouvé là un peuple heureux et libre, vivant dans l'abondance et se plaisant à en faire jouir l'étranger assez courageux pour se fier à la loyauté de ses hôtes ; un peuple superstitieux, il est vrai, mais exempt de ces cruautés qui font trop souvent cortège à la superstition et à l'idolâtrie ; un peuple dominé à tel point par l'esprit de justice et d'honneur, qu'à elle seule cette idée suffisait à le préserver presque entièrement de crimes et de délits en l'absence de toute législation et de tout pouvoir coërcitif ; un peuple ignorant la plupart des vices que la civilisation est venue lui apporter depuis ; un peuple intelligent et sociable, joyeux et même enjoué, qui avait jusque-là respiré l'air de la liberté avec la brise vivifiante de son vaste domaine ; un peuple, enfin, doué d'un physique remarquable et d'une constitution de fer, que le vice n'avait point encore amollie.

Le sauvage, ivrogne et mendiant, sale et abruti, se rencontre peut-être aujourd'hui, surtout dans les localités où il a vu de trop près la prétendue civilisation ; mais, dans les temps primitifs, où le sauvage était en-

core libre dans ses immenses prairies, ce phénomène eût été presque introuvable. Les cruautés enregistrées par l'histoire s'expliquent facilement par les nécessités de la lutte et l'instinct de la revanche; si, pour tous les cas, on pouvait remonter aux causes qui les ont provoquées, on demeurerait convaincu que toutes ces horreurs n'ont été, le plus souvent, que des représailles ; que des atrocités non moins révoltantes avaient été commises par les blancs contre ces peuplades infortunées ; que des aventuriers, rebuts de la société, venaient sans aucun droit s'établir sur leurs terres, empiéter sur leurs chasses et leur faire subir un joug d'arbitraire et d'infamie que les premiers occupants n'avaient aucune obligation d'accepter sans résistance.

Mais il serait trop long d'entreprendre ici la défense de ces pauvres peuples, si maltraités par les événements et plus encore par l'histoire. Les documents abondent cependant, pour rétablir la vérité des faits, et peut-être qu'un jour ce travail de réhabilitation sera accompli. Malheureusement, le dernier représentant de la race aura disparu. N'importe! ce fait lui-même, ajouté à tant d'autres dont il sera la conséquence naturelle, pèsera, comme un éternel remords, sur ceux qui auront contribué si injustement à l'extinction d'une race admirablement douée pour la vie sociale et pour la vertu!

Contentons-nous donc seulement de donner quelques détails sur le genre de vie de ces sauvages. Leur *demeure*, leur *habillement*, les *ornements de leur costume*, leurs *armes* de chasse et leurs *armes* de guerre, tout cela nous fournira l'occasion de faire connaître de nombreuses particularités.

Cette étude pourra avoir quelque intérêt pour ceux à qui le sort de ces peuplades n'est pas indifférent, et qui s'efforcent, dans la mesure de leurs moyens, de sou-

est étrangement nommé et s'appellerait plus justement bonnet de cérémonie, soit profane, soit religieuse. Il faut admettre d'ailleurs, que, dans l'esprit superstitieux du sauvage, l'idée religieuse est presque toujours liée à certaines pratiques de médecine ou de réjouissances publiques.

Il y a différentes sortes de coiffures de ce genre ; cependant on peut les ramener à trois ou quatre types particuliers plus généralement employés.

Il y a le *bonnet de plumes* d'aigle, dressé et formant une couronne. Ce bonnet peut être porté également par les hommes ou par les femmes. Dans la grande fête du soleil, c'est la coiffure de la femme, qui est la figure importante de la fête, dans les fonctions superstitieuses qu'elle a à accomplir. — Le *bonnet à cornes* est particulier aux hommes. Il est ordinairement formé d'une multitude de peaux de belettes ou d'hermines recouvrant une calotte d'étoffe décorée en partie de rassades et de plaques métalliques. Deux tiges, en forme de cornes longues mais grêles, se dressent aux côtés. Quelquefois ces cornes sont de vraies cornes de buffalo bien polies et bien luisantes. — Le *bonnet à crinière* ressemble au précédent avec cette différence qu'il a une longue crinière ajoutée à la coiffe. Cette crinière est formée de longues plumes d'aigle, juxtaposées et maintenues, alignées à plat sur le bord d'une large bande d'étoffe de couleur rouge. Cette crinière, qui part du sommet du bonnet, retombe en arrière et va traîner jusqu'à terre.

Mais il ne faut pas croire que le sauvage se montre habituellement dans cet appareil majestueux. Ce n'est que dans les grandes circonstances qu'il se parera de tous ses ornements et se pavanera dans toute sa gloire. Mais alors, au cours de ces solennités publiques, quand le tambour frappe l'air de ses sons assourdissants, que les

tient les cendres et les braises ; un trépied de bois assez élevé, auquel sont fixés une chaîne et un crochet, sert à suspendre la chaudière. Cependant, dans le temps chaud, la cuisine se fait souvent au dehors, sous un trépied de même genre ; ou bien on suspend les chaudières à une pièce de bois transversale reposant sur deux autres bois fourchus plantés en terre.

Est-il besoin de changer de campement ou de transporter la loge à une petite distance? en quelques minutes, en moins de temps même qu'il n'a fallu pour la dresser, la loge est à terre, pliée et prête à être transportée à la place voulue ; et comme l'opération peut s'accomplir en même temps pour toutes les tentes du camp, il arrive qu'un grand campement de deux cents ou trois cents wigwams, un quart d'heure après l'ordre donné par le chef, se trouvera en marche vers son nouveau campement.

La belle loge de peaux de buffalos et les riches fourrures sont des choses du passé, et la toile de coton y a été substituée ; mais tout se passe encore de la même manière pour le reste, chez ces peuplades qui, comme les Pieds-Noirs, vivent encore une bonne partie de l'année sous la tente.

LE VÊTEMENT.

Voici la description du vêtement de l'Indien des prairies.

C'est d'abord la chemise ou habit de peau de biche décorée de broderies, rassades et franges ; avec les mitasses ou jambières et les souliers ou mocassins, elle compose l'habillement complet du sauvage. Cependant il ne se considère pas comme décemment vêtu si, de plus, il ne s'est pas drapé dans sa robe de buffalo ou dans sa couverture.

à onze ans. Vous voyez que la coquetterie coûte cher, même dans un camp sauvage.

Une ceinture de cuir de quatre à cinq pouces de largeur complète le costume de dessous de la femme et retient sa robe autour des reins. Cette ceinture est ordinairement décorée de boutons de cuivre à tête brillante et en rangs serrés, qui la recouvrent tout entière ; une longue bande ressortant de la boucle retombe en avant.

Les mitasses de la femme sont moins décorées que celles des hommes, et avec cette différence de plus qu'elles sont plus courtes et beaucoup moins amples. Elles se rattachent au-dessus du genou et serrent étroitement la jambe. Elles sont aussi dépourvues de franges latérales. Les mocassins ressemblent en tout à ceux de l'autre sexe.

Outre l'habit de dessous, il faut pour l'Indien, homme ou femme, le complément de la robe ou la couverture. Ces couvertures sont souvent ornées d'une bande de rassades et d'une rangée de plumes d'aigle qui les traversent dans toute leur largeur. Ce genre de décoration est réservé aux hommes. Les femmes ont pour tout ornement à leur couverture deux plaques rondes de rassades qui viennent s'appuyer sur la poitrine. La couverture a succédé à la robe de buffalo, depuis les relations établies avec les blancs. Il est même très difficile maintenant de trouver encore quelques-unes de ces robes de buffalo ; mais autrefois c'était surtout la robe de buffalo qui était en usage. Ces robes étaient amincies et assouplies en conservant tout le poil, ce qui formait un manteau très confortable dans la saison froide.

Le côté intérieur était souvent décoré de peintures et de dessins. Le guerrier y représentait ses exploits ou ses rêves.

têtes de clous, de fils de cuivre, de peintures, de rassades, et, dans le cas du calumet de médecine ou calumet sacré, de deux séries de plumes d'aigle, étalées en éventail ayant l'apparence de deux ailes, ce qui fait de cet objet une sorte de caducée. On orne aussi le calumet de crins de différentes couleurs, de chevelures scalpées sur la tête des ennemis tués à la guerre, de plumes variées, de peau de belette, de têtes d'oiseaux et autres curiosités dans le génie sauvage. Lorsqu'il s'agit du calumet sacré, c'est le tuyau du calumet, plus que le fourneau, qui est considéré comme le principal objet de vénération.

Le calumet est d'un usage absolument universel parmi les sauvages. Rien ne se fait d'important, dans les conseils aucune délibération sérieuse ne peut avoir lieu qu'au milieu des nuages de l'herbe odorante. Les cérémonies religieuses, les purifications, les bains de vapeur, les incantations des sorciers médecins, sont nécessairement accompagnés de l'usage perpétuel du calumet. C'est en fumant le calumet que les expéditions guerrières sont décidées ; c'est encore en fumant le calumet de paix que les traités sont garantis et les relations d'amitié assurées entre les différentes tribus jadis ennemies. De plus, le sauvage fait encore un usage constant, et, on peut le dire, abusif, du tabac, en recevant ses amis, ou pour sa satisfaction personnelle.

Dans les conseils de la nation, dans les cérémonies superstitieuses et les incantations, on observe certaines pratiques particulières en se servant du calumet. C'est le principal chef ou conjureur qui fume le premier, après, cependant, avoir fait allumer le calumet par un de ceux à qui leur rang d'initiation permet cet honneur. Alors le chef ou conjureur, en recevant le calumet allumé, envoie une bouffée vers le soleil et une autre

richesse du sauvage des prairies. Le bison est en réalité, à ses yeux, un être si excellent, qu'il lui a voué un culte et que ce culte se mêle, d'une manière difficile à expliquer, à toutes ses pratiques superstitieuses. C'est qu'en effet le bison était tout pour lui. Il lui fournissait une nourriture saine et vraiment recherchée, qu'il pouvait manger fraîche ou séchée, préparée sous une forme spéciale appelée *pemikan*, qui permettait de la conserver très longtemps et de la transporter facilement en voyage. Outre la nourriture, le sauvage trouvait encore dans le buffalo de quoi subvenir aux autres nécessités de la vie. La peau lui fournissait le matériel de sa demeure, les principales pièces de son vêtement et de sa chaussure. Dans les tendons, il trouvait un fil souple et fort, il s'en servait pour coudre ses vêtements et sa tente. Du cuir du buffalo, il fabriquait encore divers ustensiles, des selles pour chevaux, des boucliers, des tambours. Les cornes même étaient façonnées en cuillers et en coupes, et les sabots de l'animal, dissous et convertis en colle, entraient dans la fabrication des arcs et d'autres armes.

Le bison était un noble animal. Il faut dire *était* au passé, car il a à peu près entièrement disparu. Quelques douzaines ont été capturées et sont conservées comme les derniers représentants de l'espèce. On dit aussi qu'il y en aurait peut-être encore une petite bande, errant à l'aventure dans cette partie du pays connue sous le nom de *Mauvaises Terres du Missouri*, derniers et lamentables restes de ces immenses troupeaux, qui autrefois, en masses compactes, couvraient les plaines aussi loin que portait la vue. Cet animal pouvait atteindre la taille d'un bœuf de grande dimension. La partie antérieure était excessivement développée et paraissait encore exagérée par l'abondante crinière ou plutôt l'épaisse toison qui recouvrait entièrement la tête, le cou et les épaules, re-

armement du sauvage. Les enfants continuent à se servir, dans leurs jeux et leurs exercices, de flèches et d'arcs qu'ils fabriquent eux-mêmes et avec lesquels ils sont généralement très adroits. Mais pour la chasse et la guerre, ces armes primitives ont cédé le pas à d'autres plus perfectionnées et auxquelles est tout à fait étrangère l'industrie sauvage.

Tous ces Indiens des prairies sont actuellement armés, à la moderne, de magnifiques carabines Winchester qui leur permettent, par un simple mouvement de levier, de tirer douze ou quatorze coups sans être obligés de recharger leur arme. Avec ces fusils, les sauvages sont redoutables, et ils ont montré, malheureusement en trop de circonstances, qu'ils savent se servir des engins de destruction que la civilisation a mis entre leurs mains.

Avant de terminer ce chapitre, il faut mentionner aussi les quelques autres armes offensives et défensives qui jadis complétaient l'armement du sauvage. Les principales armes offensives étaient la hache de guerre ou tomahawk, et la massue de guerre ou casse-tête. Le bouclier était l'arme défensive. Il y a une grande variété de haches de guerre, depuis la forme commune qui ressemble à la hache ordinaire, jusqu'à cette autre forme bizarre, qui consiste dans une lame de dague large et courte, fixée à une massue de bois massive, décorée de têtes de clous en cuivre.

Les casse-têtes étaient composés d'un manche en bois plus ou moins orné de rassades et peint de différentes couleurs, et d'une pierre, d'une mâchoire d'animal ou d'un os fixé à l'extrémité au moyen d'une ligature de tendons. Ces tendons sont employés lorsqu'ils ont été ramollis par un séjour prolongé dans l'eau, et en séchant ils unissent les deux parties de l'arme de la façon

ordinaires de la vie, tous les restes de superstitions que leur ont légués leurs ancêtres. C'est notre tâche de dissiper ces ténèbres. C'est notre tâche de répandre sur ces débris la bonne semence, qui donnera plus tard des fleurs et des fruits de vertu chrétienne, tâche difficile entre toutes et possible seulement avec le secours de la grâce et de la puissance divines. Que les associés de la Propagation de la Foi s'efforcent de nous obtenir du Ciel ce secours, dont nous avons tant besoin ! Qu'ils continuent, par leurs prières et leurs aumônes, de concourir à cette grande œuvre de la civilisation et de l'évangélisation des peuples sauvages ! Ils ont par là le moyen de prendre part à nos travaux, de soutenir notre courage et de mériter, avec nous, la récompense des bons et fidèles serviteurs.

La chemise est faite ordinairement avec la peau du cabri, du chevreuil, de la biche, ou du mouton de montagne. Ces peaux sont finement passées, et malgré le rudimentaire outillage du sauvage, quelques spécimens pourraient soutenir la comparaison avec les meilleurs produits de l'art du chamoiseur. La forme générale est celle d'une chemise ordinaire avec manches suffisamment amples, et une ouverture assez large pour laisser passer la tête ; le pourtour du bas est découpé en longues franges.

Quant à l'ornementation, elle consiste généralement en deux bandes, décorées de broderies de trois à quatre pouces de largeur, appliquées le long de chaque manche, et de deux autres bandes du même genre passant sur les épaules. Une autre pièce servant de plastron est également décorée dans le même goût. De plus, le long des manches et des autres bandes de broderies, il y a une rangée de franges, faites de peau de biche, découpée en longues et étroites lanières, ou bien de peaux d'hermine, dans tout l'éclat de leur blancheur, ou enfin des mèches de cheveux, prises sur le scalpe des ennemis tués à la guerre.

Les broderies, avant les communications avec les blancs, étaient ordinairement travaillées au moyen de soies de porc-épic taillées en bandes très étroites et teintes de brillantes couleurs. Depuis que les relations se sont établies avec les blancs et les traiteurs, les Indiens ont renoncé partiellement à ce genre de décoration pour adopter les rassades ou petites perles de verre qu'ils savent employer avec beaucoup de goût, pour représenter les mêmes dessins.

Ces dessins ont un caractère spécial, affectant généralement des formes géométriques, et avec les couleurs disposées d'une façon parfaitement entendue pour faire ressortir leur valeur.

Les mitasses ou jambières étaient autrefois faites également de peau de cabri ou de chevreuil finement chamoisée avec une bande de rassades. Une autre pièce également décorée s'appliquait sur le devant de la jambe au bas. Les franges de peau de belette ou de mèches de scalpes se continuaient également tout le long de la jambe.

Enfin les souliers ou mocassins étaient décorés dans le même genre, quelques-uns n'ayant qu'une simple pièce de rassades au-dessus du cou-de-pied, quelques autres étant littéralement recouverts de rassades sur tout le pourtour.

Le costume des femmes était conçu dans le même style et présentait la même richesse de décoration. On peut même le dire, le sexe étant, chez les sauvages comme ailleurs, naturellement porté à la coquetterie, la robe de gala de la belle sauvagesse l'emporte encore en éclat sur celle des hommes. La robe de la femme est d'une coupe très simple ; elle est très ample et sans distinction de corsage, avec des manches très larges, mais courtes. Ces manches, qui ne descendent qu'au coude, sont généralement fendues à la partie inférieure. La robe descend au moins jusqu'au milieu de la jambe entre le genou et le pied, elle forme un vêtement très rationnel et très modeste. Cette robe était faite jadis de peau de biche ou de chevreuil ; mais, depuis l'introduction du commerce avec les blancs, on s'est servi beaucoup d'étoffes obtenues dans le trafic. Les étoffes choisies dans ce cas sont naturellement les plus voyantes, des draps de couleur rouge ou bleu foncé, par exemple, et, dans l'ajustement de ces étoffes, le sauvage fait preuve d'un goût qu'on ne lui soupçonnerait pas. Ainsi une de ces robes pourra être faite de drap de deux couleurs, mais combinées de manière à se faire opposition.

Le devant sera, d'un côté, bleu ; de l'autre, rouge ; et les soufflets dans les côtés, pour donner plus d'ampleur au pourtour inférieur, seront également de deux couleurs, mais en juxtaposant le bleu au rouge et le rouge au bleu. Les manches seront également de deux couleurs, mais disposées de chaque côté inversement.

Les décorations de porc-épic ou de rassades sont faites dans le sens horizontal, de manière à former, lorsque les manches sont étendues, deux larges bandes continues, l'une en avant, l'autre en arrière. Ces bandes de broderies ou de rassades sont quelquefois très larges et agrémentées de franges et de différents autres articles de décoration qu'il est impossible de mentionner en détail.

Un certain genre particulier aux robes des femmes est une décoration en dents de biche. Les rassades ou broderies sont remplacées par des rangées de dents de biche au nombre de cinq ou six, tellement rapprochées qu'elles se touchent presque.

Les dents, percées d'un trou à la racine, sont cousues sur l'étoffe qui est généralement de couleur bleu foncé, sur laquelle elles se détachent avec une éclatante blancheur.

Cela constitue un genre de décoration très original et très frappant, mais aussi très coûteux. Ces dents sont les canines de la biche, et il n'y en a que deux par chaque animal. Elles sont conséquemment très estimées par les sauvages, qui se les vendent entre eux à raison d'une piastre la paire, lorsqu'ils payent en argent. Or, une robe de femme peut avoir jusqu'à cinq ou six cents de ces dents de biche, ce qui fait, pour cette partie de la décoration seulement, une valeur de 250 à 300 piastres (1 250 à 1 500 francs). J'ai compté plus de trois cents dents de biche sur la robe d'une petite fille de dix

tombant quelquefois jusqu'à terre. La partie postérieure de l'animal paraissait grêle auprès de ce développement exagéré des membres antérieurs. La tête disparaissait presque dans cette sombre fourrure, de laquelle sortaient deux cornes noires, courtes, mais très robustes et menaçantes. Les yeux étincelaient et parfois s'enflammaient d'une rage effrayante, lorsque l'animal était irrité et rendu furieux par l'attaque. Le bison, en effet, provoqué et blessé, lorsqu'il s'apercevait que la fuite lui était impossible, et qu'il se décidait à charger lui-même son ennemi, présentait l'aspect le plus terrible et le plus effrayant qu'il soit possible d'imaginer. La vache du buffalo ressemble au mâle pour la forme, mais elle est plus petite.

Le sauvage avait l'habitude d'attaquer ce puissant animal avec des armes de sa propre confection. Ces armes étaient : l'arc, la flèche et la lance ou le dard.

L'*arc* était fait d'un arbrisseau assez dur. On choisissait une branche d'une certaine courbure destinée à occuper le milieu de l'arc et, aux deux extrémités, le bois aminci était ramené légèrement en contre-courbe. Pour rendre l'arc plus élastique, le dos était recouvert d'une couche de gélatine, provenant des sabots fondus du buffalo. De plus, cette couche de colle était souvent revêtue d'une peau de serpent à sonnettes qui s'étendait sur toute la longueur de l'arc, avec les grelots du crotale attachés aux deux extrémités. La corde de l'arc, faite de tendons, était très résistante. L'arc pouvait avoir environ trois pieds de longueur. On trouvait aussi parfois certains arcs faits d'une sorte de corne ou d'os, que les Indiens obtenaient, par échanges, des sauvages qui habitent le revers des montagnes Rocheuses. C'étaient, je suppose, des côtes de grands cétacés.

Les *flèches*, faites du même bois qui servait à confec-

tionner les arcs et qui, pour cette raison, a été nommé *bois de flèche*, avaient environ deux pieds de longueur ; elles étaient légères et parfaitement dressées. La pointe, qui était primitivement un fragment de silex ou de quartz taillé en éclat, ou bien un os aiguisé, fut remplacée plus tard par de petites pièces de fer que les Indiens se procuraient en découpant les cordes des barils apportés par les blancs. Ces pointes de flèche affectaient des formes variées. Quelques-unes étaient pourvues de barbes, à un ou deux rangs, retournées en arrière, de façon à rendre très difficile l'extraction de la flèche lorsqu'elle avait pénétré dans les chairs. Mais ces flèches étaient celles qui étaient employées dans la guerre. De plus, la pointe, dans ce cas, était fixée de façon à soutenir parfaitement le choc, mais à se détacher facilement du bois, lorsqu'on essayait de la retirer, et à rester ainsi dans la blessure. Les flèches pour la chasse étaient construites d'après un autre principe. Les pointes étaient dépourvues de barbes et très solidement fixées au bois, ce qui permettait de les retirer facilement de la blessure et de s'en servir de nouveau.

A l'autre extrémité, la flèche était empennée de trois plumes : plumes d'aigle, de corbeau ou de hibou. Les plumes, ainsi que le fer de la flèche, sont attachées au bois au moyen de tendons effilés, parfaitement ramollis dans l'eau et ensuite enroulés autour des pièces qu'ils doivent assujettir. En séchant, ceux-ci forment une ligature parfaite, sans nœuds, unie et presque imperceptible, quoique très résistante.

La flèche est décorée de peintures et de petits ornements de plumes légères teintes de couleurs variées. Il y avait aussi certaines raies sinueuses pratiquées dans le sens de la longueur ; ces raies avaient le double but de servir d'ornement et de marques de propriété, chacun

ayant sa manière particulière de les tracer. Par ce moyen, il était facile de connaître quels étaient les différents possesseurs des animaux tués pendant la chasse.

Les flèches étaient conservées dans un carquois fait ordinairement de la peau d'un animal avec la fourrure à l'extérieur. Le lion ou tigre de montagne, le carcajou et le veau de buffalo fournissaient la peau du carquois. Une pièce en triangle allongé, pendant de l'ouverture, était décorée de rassades. Un autre fourreau, attaché au carquois, servait à renfermer l'arc lui-même ; une bande ou bricole de cuir servait à suspendre le carquois en bandoulière, l'ouverture se trouvant au-dessus de l'épaule droite.

L'arc et la flèche, malgré leur légèreté et leur apparente fragilité, étaient des armes redoutables dans la main des sauvages, qui manquaient rarement leur but. Et quand ils attaquaient l'animal, le buffalo lui-même, de la distance voulue et de la position la plus avantageuse, ils pouvaient, assure-t-on, lancer la flèche avec tant de vigueur que, rentrant en arrière de l'épaule droite, elle traversait le cœur et ressortait quelquefois entièrement du côté opposé, allant plus loin s'enfoncer dans le sol.

Une autre arme dont les sauvages savaient aussi se servir avec adresse était le dard ou lance, fabriqué de la même manière que la flèche, mais avec une tige beaucoup plus longue et plus forte. Le bout de la lance, primitivement de pierre ou d'os, fut remplacé plus tard par de larges lames de dagues ou de couteaux obtenus des blancs. A défaut de lames spéciales, on se servait de ferrures quelconques plus ou moins bien façonnées par l'industrie du sauvage. La lance avait aussi ses décorations de peintures, de plumes d'aigle ou de chevelures.

On peut encore trouver quelques restes de cet ancien

chants résonnent de toutes parts dans le camp, que les guerriers, revêtus de leur brillant costume, parés de leurs insignes et de leurs trophées de guerre, chevauchent de côté et d'autre, montés sur leurs meilleurs chevaux de chasse ou de combat, peints eux-mêmes et décorés des marques de leur bravoure et des hauts faits d'armes dans lesquels ils ont joué leur rôle ; quand les femmes aussi ont revêtu leurs plus beaux atours et montent également des chevaux entièrement caparaçonnés, dans le style de leurs propres costumes, avec une profusion de couleurs éclatantes, de rassades et de longues franges qui flottent au vent, le spectacle ne manque point de grandeur et de pittoresque.

C'est dans ces circonstances surtout, qu'il faut avoir vu l'Indien d'Amérique, l'heureux souverain de la vaste prairie, pour comprendre ce peuple étrange, heureux jusque-là parce qu'il ne soupçonnait pas et n'avait pas de besoins qu'il ne pût satisfaire, et qu'il menait une vie relativement honnête et joyeuse. Et quand on voit ce qu'est devenu ce pauvre être humain mis en contact avec la prétendue civilisation qu'on a voulu lui imposer de force, il faut avouer qu'il a bien quelque raison de se plaindre et de regretter les beaux jours de sa liberté, ses vastes domaines, ses innombrables bandes de buffalos et de chevreuils, ressource inépuisable pour le plaisir de la chasse, l'alimentation et l'activité du commerce.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Ceci nous amène à considérer une autre partie du sujet, savoir : la chasse, au moyen de laquelle le sauvage avait à se procurer la nourriture, le vêtement et toutes les nécessités de la vie.

Le buffalo, ou plutôt le bison, était par excellence la

ACCESSOIRES DU COSTUME.

Maintenant un mot des différents accessoires du costume, ajoutés, comme ornements ou marques de distinction, surtout à l'occasion des réjouissances nationales ou des cérémonies religieuses en rapport avec le culte superstitieux. Ces ornements sont d'abord des colliers de perles, de métal et de verroteries. Ces colliers sont de formes très variables, en rapport avec le caprice de chaque individu; ils retombent quelquefois sur la poitrine en une cascade régulière qui ne manque pas d'une certaine grâce. Avant l'introduction des verroteries, les Indiens fabriquaient certaines perles au moyen de petits fragments de coquillages. Outre les rassades, les perles métalliques et les coquillages, ils savent employer une foule d'autres objets en guise de parure et d'ornements, pour colliers, bracelets ou autres pièces de décoration. Ainsi on peut voir des colliers faits de dents de différents animaux, ou bien de griffes d'ours, de porc-épic, de blaireau, d'aigle, etc., etc.

Avec le collier, il faut aussi mentionner les pendants d'oreille, qui affectent une multitude de formes. Tous les Indiens ont les lobes des oreilles percés, dès le moment de leur naissance, de trois ou quatre trous, dans lesquels on maintient, pour un certain temps, de petites aiguillettes de bois, jusqu'à ce que la cicatrisation ait eu lieu. Ils ont ainsi plus tard un moyen facile de s'accrocher, à triple ou quadruple étage, des pendants qui leur descendent jusque sur les épaules. Ce sont, la plupart du temps, des anneaux de cuivre, avec certains objets suspendus à ces anneaux, par exemple des coquillages enfilés. Quelques-uns aiment à avoir une large pièce de coquillage aux couleurs irisées, telle que l'huître perlière, taillée en forme triangulaire.

Les sauvages des prairies n'étaient pas généralement dans l'habitude de se mettre des anneaux au nez, mais ils complétaient leur parure par une série de bracelets plus ou moins compliquée.

La chevelure aussi joue un grand rôle dans la parure du sauvage, et à l'encontre de ce qui se pratique dans la civilisation, c'est l'homme ici surtout qui soigne sa chevelure avec une grande assiduité.

Le sauvage laisse toujours croître sa chevelure dans toute sa longueur ; il la peigne soigneusement et la maintient luisante au moyen d'onctions de graisse d'ours. Les hommes ont généralement deux petites tresses de cheveux très déliés, qui leur pendent de chaque côté de la figure, près des tempes, avec de petits anneaux de fil de cuivre enroulé, qui les maintient en place. Le reste de la chevelure est souvent réuni en deux larges tresses, qui descendent de chaque côté, en arrière. Plusieurs, parmi les hommes, ont également une troisième tresse faite des cheveux qui couvrent le sommet du front. Cette troisième tresse est rejetée en arrière. Chez quelques-unes des tribus indiennes de la prairie, il était d'usage, pour les hommes, de raser une partie de la chevelure. Les femmes se séparent toujours les cheveux par le milieu du front ; quand elles sont jeunes, elles prennent aussi le soin de réunir leur chevelure en deux tresses latérales. En général, les parties du crâne mises à nu par la séparation des cheveux sont peintes de vermillon.

Cela nous amène à dire un mot de ce bizarre usage commun à tous les sauvages, et on peut le dire, à presque tous les indigènes des autres contrées en dehors de l'Amérique, qui consiste à se peindre le visage et même quelquefois tout le corps. Il y a à distinguer le tatouage de la simple application de peinture superficielle. Quelques tribus avaient le vrai tatouage consistant à prati-

quer dans la peau, au moyen d'une aiguille, une infinité de petits trous dans lesquels on laisse infiltrer une matière colorante généralement bleuâtre. Beaucoup d'autres, parmi les sauvages des prairies, se contentent de se peindre le visage. Il y a certaines formes conventionnelles, usitées spécialement pour les cérémonies religieuses ; mais, la plupart du temps, elles sont laissées à la fantaisie de chaque individu. Toutes sortes de peintures peuvent être employées ; mais le rouge vermillon et le rouge brun sont les couleurs le plus en vogue, elles ont une signification de fête et de réjouissance. Le bleu et le jaune sont d'un usage moins fréquent, cette dernière couleur étant employée souvent en signe de moquerie ou de bravade. Quelquefois un sauvage se présentera avec un côté du visage peint d'une couleur, et l'autre non coloré ou peint d'une couleur différente ; quelquefois la face sera partagée par deux lignes en quatre quartiers, avec différentes couleurs, et agrémentée encore de certains hiéroglyphes, qui ne trouvent d'explication que dans un caprice ridicule ou enfantin.

Enfin le sauvage aura encore, attaché dans sa chevelure, quelque chose qui rappellera son génie particulier : c'est son fétiche. Ce seront des plumes, la tête d'un oiseau, les oreilles ou les griffes d'un quadrupède, quelquefois la peau tout entière de l'animal, s'il est de petite taille, ou bien ce sera un objet quelconque, par exemple un fossile, qui aura frappé l'imagination de l'Indien en raison de son étrangeté ou de quelque propriété bizarre attribuée à cet objet. La femme ne porte jamais ainsi de signe de fétichisme dans sa chevelure, excepté quand elle est jeune enfant.

Enfin il y a encore, surtout pour les grandes circonstances de réjouissances publiques et de cérémonies du culte superstitieux, le fameux bonnet de médecine. Il

vers la terre, en marmottant certaines prières au soleil, à la lune ou à quelque génie inconnu. D'autres fois, il enverra une bouffée vers les quatre points cardinaux.

Avant que le vrai tabac se fût répandu parmi les nations sauvages, toutes ne fumaient pas absolument les mêmes herbes. Plusieurs cultivaient cependant une certaine espèce de plante qui, usée dans le calumet, donnait une fumée quelque peu semblable à celle du tabac. Depuis que le tabac est importé de tous côtés, les Indiens continuent cependant à y mêler certaines herbes ou écorces, qui adoucissent l'âcreté du tabac. Ils conservent tabac et herbe à fumer dans de petits sacs de cuir, ornés, eux aussi, et de rassades et de franges, ce qui ne manque pas d'élégance. Quelquefois, ces sacs sont faits de fourrure de petits animaux et agrémentés de nombreux ornements.

CONCLUSION.

Je ne décrirai pas plus longuement les objets à l'usage des sauvages, d'abord parce qu'ils n'ont pas été d'un usage général parmi toutes les nations que j'ai désignées sous le nom de *sauvages des prairies,* puis, parce que je m'aperçois que les notes, que je voulais donner très courtes, ont pris un développement imprévu.

Combien il y aurait encore à dire pour faire connaître à ceux qui n'en ont qu'une idée imparfaite les étranges coutumes de ces peuplades bizarres, qui ont vécu si longtemps entièrement séparées du reste du monde, et qui, même depuis leur contact avec la civilisation, se montrent obstinées à garder, avec leurs anciennes traditions, les usages qui leur viennent des aïeux !

Malheureusement, plusieurs de ces peuplades montrent un égal entêtement à conserver, avec les usages

la plus solide. Quelquefois le casse-tête était fait d'après un autre principe. La pierre, parfaitement arrondie et pesante, était enfermée dans une pièce de peau de chevreuil formant comme un sac, lequel était solidement fixé au manche, laissant un certain jeu à la boucle terminale. Au moyen de cette arme, adroitement maniée, le sauvage pouvait asséner sur son ennemi un terrible coup, qui suffisait à justifier le nom de casse-tête donné à l'arme.

Le bouclier était la seule arme défensive du sauvage, qui souvent même la négligeait et se présentait au combat presque complètement nu. Le bouclier était fait de la partie la plus épaisse de la peau du buffalo recouvrant la bosse du dos. Elle était rendue plus épaisse encore au moyen d'une couche de colle faite comme il a été dit précédemment. Le bouclier, lui aussi, était décoré de peintures représentant quelques scènes des anciennes traditions ou les attributs du génie protecteur du guerrier. Au pourtour était attachée une pièce d'étoffe ordinairement rouge, de 6 à 8 pouces de largeur. De plus, une rangée de longues mèches de chevelure ou de plumes d'aigle pendait tout autour. Le bouclier se portait sur le bras gauche, comme cela se pratiquait chez les Romains et les Grecs, et généralement aussi chez tous les peuples qui employèrent ce moyen de protection dans les combats.

Il faut, en terminant, mentionner le couteau ou dague, qui était aussi une partie nécessaire de l'armement du guerrier indien. Ces couteaux avaient été primitivement faits de pierres dures ou de silex. Quelques sauvages étaient arrivés à se fabriquer des couteaux de cuivre, en se procurant le métal des régions du lac Supérieur où l'on a trouvé des traces de leur exploitation. Mais, dès les premières relations avec les Européens, on reconnut

bien vite l'avantage du fer et de l'acier, et le sauvage sut convertir en lames de couteau les pièces de fer qu'il put se procurer. Bientôt même il obtint facilement ces couteaux, tout fabriqués, de la main des blancs. Cependant le sauvage aime encore quelquefois à se procurer seulement la lame et se réserve le soin de façonner la poignée à sa guise.

Le fourreau ou l'étui du couteau a aussi ses formes. Il est fait d'une pièce de cuir repliée sur elle-même et cousue ou maintenue en place par des clous de cuivre à têtes brillantes, et ornée de rassades et de pendants de formes diverses. Une ouverture triangulaire permet de passer le ceinturon, qui retient le fourreau appliqué contre les reins du côté droit. De la sorte le manche du couteau se trouvait immédiatement à portée de la main droite.

C'est avec sa dague ou son couteau que le sauvage, soit à la chasse, soit à la guerre, donnait le coup final. A la chasse, souvent il achevait, d'un coup de dague dans les reins, le buffalo que sa flèche ou sa balle n'avait fait que blesser grièvement. Et à la guerre c'était par un rapide tour de son couteau qu'il enlevait le scalpe de la tête de son ennemi terrassé. Le scalpe, en effet, était le but principal de l'ambition du guerrier ; il était son principal trophée, la marque de son audace et la preuve indéniable de sa bravoure. En enlevant le scalpe à son ennemi, il lui avait infligé le plus humiliant outrage, plus redoutable au guerrier sauvage que la mort même ; car, dans l'idée de l'Indien, cet affront se perpétue indéfiniment de l'autre côté de la vie présente et dans les mystérieuses régions des âmes.

Ces scalpes étaient rapportés de l'expédition guerrière, fixés à de petits cercles de bois sur lesquels la peau du crâne était tendue, et attachés à l'extrémité de longues

baguettes. Le guerrier agitait ces scalpes au-dessus de sa tête en chantant sa victoire.

LE CALUMET.

Le calumet mérite une mention spéciale, car il joue un grand rôle dans toutes les phases de la vie sauvage. Le calumet affecte une grande variété de formes. Dans tous les cas, le fourneau et le tuyau, dans le calumet sauvage, sont toujours deux pièces entièrement distinctes, le fourneau étant de pierre et le tuyau en bois. Les pierres que les sauvages taillent pour en fabriquer des calumets sont ordinairement de couleur rouge ou noire. Les calumets de pierre rouge sont les plus estimés. Dans un bloc de pierre, taillé en forme de T renversé, dont les branches, égales entre elles, auraient 3 ou 4 pouces de longueur, l'une de ces branches est creusée pour recevoir le tabac, c'est le fourneau du calumet; la seconde est perforée pour recevoir le tube d'aspiration, c'est la douille de l'appareil; la troisième, qui n'est que le prolongement en ligne droite de la seconde, n'est perforée qu'à moitié et se termine en pointe; c'est dans sa cavité que s'amasse le culot bien connu des fumeurs.

Les calumets en pierre noire sont de formes beaucoup plus variées, selon la fantaisie de l'artiste. Ils sont généralement beaucoup plus courts, affectent des formes moins géométriques, mais se rapprochent davantage de la forme d'une petite coupe, rétrécie à la base et rattachée par cette base à une autre pièce, assez massive, découpée d'une manière plus ou moins artistique. C'est dans cette autre pièce que vient s'adapter le tuyau.

Ce tuyau est souvent richement sculpté et orné de